

LES PENDUS DE NIMES

MOUVEMENT DE LIBERATION NATIONAL FEDERATION GARD - LOZÈRE

MARTYROLOGIE

Soulier Fernand	20 ans	Assassiné aux Fosses le 28 février 1944
Broussous Roger	20 ans	Pendu à St Hippolyte-du-Fort le 28 février 1944
Nadal Emile	27 ans	Assassiné à Ardaillès le 29 février 1944

Pendus à Nîmes le 2 mars 1944

Ordines Miguel	52 ans	Arrêtés au Hameau de Driolle
Ordinès Jean	21 ans	
Kieffer René	24 ans	(Inhumé au cimetière du Maquis à Saumane)
Mathieu Roger	23 ans	
Baudoin Jean Louis	21 ans	
Jankowsky Jean	42 ans	Arrêtés à Lasalle
Lukawsky Jean	60 ans	
Damaszewicz Joseph	52 ans	
Kasjanowicz Stanislas	26 ans	
Eckhardt Emile	62 ans	Arrêtés à Ardaillès
Nadal Hénoc	62 ans	
Carle Louis	43 ans	
Jeanjean Désir	42 ans	
Levéque Albert	26 ans	Blessés de Bir Hakeim arrêtés à St Hippolyte
Donati Fortuné	19 ans	

PRÉFACE

En éditant cette brochure, la fédération Gard Lozère du Mouvement de Libération Nationale a voulu que ne s'oublie pas un des événements les plus saillants d'une époque qui fut entièrement placée sous le signe des arrestations arbitraires, des représailles inconsidérées et de la justice sommaire, le tout se concrétisant par le sacrifice des innocents .

Les pendants de Nîmes n'avaient à ce jour, à notre connaissance, donné lieu à aucun travail d'ensemble, à aucune enquête administrative sérieuse, à aucune recherche tendant à les placer dans leur véritable cadre, à leur conférer leur valeur humaine et leur sens historique.

Jusqu'à ces derniers temps, le nom de tous les pendus du 2 mars 1944 n'était pas incontestablement établi, et leur nombre même était discuté.

Nous avons la certitude de faire mieux que de combler une lacune en publiant le travail que voici. En réalité, nous avons voulu en finir, aussi bien avec l'approximation, l'imprécision, l'omission, qu'avec l'exagération, l'affabulation et le mensonge, tous travers de l'esprit dont on a beaucoup trop fait usage en cette matière et qui nous paraissent également indignes, non seulement des martyrs du 2 mars mais encore de la cause qu'ils incarnent à nos yeux.

C'est dire avec quelle rigueur de pensée et quel scrupule de vérité nous avons conduit l'enquête dont suivent les développements.

On constatera à la lecture que l'intérêt humain du drame que nous rapportons, loin de s'émousser au contact de l'honnêteté historique, s'en trouve considérablement majoré.

Chapitre 1

LES MAQUIS M.L.N. DU DÉPARTEMENT DU GARD

Comme tous les maquis, ceux du département du Gard durent leur existence au Service du Travail Obligatoire.

Au printemps 1943, nombreux étaient les jeunes qui, désireux de se dérober au départ pour l'Allemagne, cherchaient un abri où ils pourraient à la fois se cacher, ne pas mourir de faim, et se préparer aux luttes qu'on espérait proches, en se faisant la main à l'occasion sur l'ennemi et ses complices.

LE MAQUIS DE L'ARMÉE SECRÈTE

Le premier en date de nos maquis fut le maquis de l'A.S. dont la création et l'activité détaillée ont été narrées par son responsable dans un ouvrage qui fait autorité. (1)

Qu'il nous suffise ici de dire que ce maquis, créé en mars 1943, peupla de ses hommes toutes les Cévennes gardoises jusqu'aux combats qui précédèrent et hâtèrent l'heure de la Libération. On vit ses formations successivement ou simultanément à Saumane ; à Aire de Côte, où le 1^{er} juillet 1943, elles furent inopinément attaquées par les allemands et perdirent 7 morts, 3 disparus, 39 prisonniers ; à Lasalle qu'elles occupèrent 48 heures durant, les 31 janvier et

1er février 1944, organisant un défilé de 100 maquisards au cours duquel une gerbe de fleurs et une croix de Lorraine furent déposées au monument aux morts devant une foule nombreuse ; aux Fosses, au-dessus de Cognac, où les S.S. arrivèrent trop tard le 28 février 1944 ; au château de Malérargues où Robert Francisque, chef militaire du maquis fut tué par les S.S. le 10 mai 1944 ; au col du Mercou, la nuit suivante, où un maquisard fut grièvement blessé et 2 autres faits prisonniers au cours d'une embuscade tendue par les S.S. qui avaient tué Robert, quelques heures auparavant ; à nouveau à la ferme des Fosses, incendiée par les G.M.R. le 23 mai 1944 ; au château de Cornély où, le 16 juin 1944, les allemands et les miliciens subirent des pertes sévères à Cognac, qu'elles occupèrent fin juin 1944 ; enfin à l'Espérou où, le 12 juillet 1944, l'A.S. par sa fusion avec le Maquis d'Ardailles donna naissance au maquis Aigoual Cévennes de glorieuse mémoire, dont l'historique dépasserait considérablement le cadre de cette brochure.

Grâce au bon sens et au sang-froid que ses chefs ; Rascalon, Marceau, Robert Francisque et Arnault Guy, allié à une foi inébranlable dans les destinées de la France, ce maquis sut également éviter les provocations inconsidérées et l'attentisme démoralisant, et se refusa aussi bien à gaspiller le sang de ses hommes qu'à attirer la foudre sur les biens et sur les vies des populations cévenoles fidèles.

Aussi arriva-t-il à peu près intact et entouré de l'estime et de la confiance unanimes jusqu'aux semaines qui précédèrent la Libération à laquelle son action efficace contribua grandement.

(1) *"Aigoual Cévennes" par le commandant Rascalon*

Depuis le 10 août 1944, la hampe de son drapeau est cravatée de crêpe car il porte le deuil de MARCEAU tué ce jour-là au Vigan en se portant à l'assaut du siège de l'État-Major allemand. Marceau, figure de proue du maquis Aigoual Cévennes qui, selon la parole du pasteur Olivès : "fut le premier partout, même à la mort."

LE MAQUIS D'ARDAILLÈS (1)

Ce maquis naquit d'un groupe de réfractaires qui s'étaient rassemblés dans les environs d'Ardailles au cours de l'été 1943 sous le patronage de Laurent Olivès pasteur de l'Église réformée de ce hameau de montagne.

Une école de cadres y fut adjointe d'où, en janvier et février 1944 sortirent deux promotions, avant que l'expédition punitive dont il sera parlé plus loin ne vint y mettre le feu le 29 février 1944.

Regroupés en réduits cantonnés dans des "jasses" et des "clèdes" (2) dans les environs de Vébron, de Saint Julien d'Arpaon et de Pont de Montvert, réduits dont le calme n'était troublé que par les inévitables et impérieuses corvées de ravitaillement, les rescapés du 29 février attendirent ainsi que le débarquement créât les conditions favorables à la fusion avec le maquis de l'Armée secrète.

Dans nos Cévennes huguenotes, hantées depuis 1700 par l'épopée de Roland, un tel maquis ne pouvait pas ne pas être. Créé par un homme d'église, fortement imprégné d'esprit évangélique,

le "maquis du soleil" groupait des jeunes dont on a dit qu'ils étaient prudents, sages et vertueux comme des Camisards, qui partageaient leur activité entre les exercices de l'École des cadres et les chants de psaumes rédempteurs et de cantiques de victoire dont, à l'office du Dimanche, ils faisaient retentir le petit temple d'Ardaillès; Que les maquisards mécréants des formations voisines les aient appelés "les enfants de cœur" ne souligne qu'avec plus de force l'unité de la France au combat que réalisaient, par leur diversité même, les maquis M.L.N.

(1) voir "Aigoual 44" de Robert Poujol

(2) dans le patois cévenol, la "jasse" est une bergerie et la "clède" un séchoir à châtaignes

LE MAQUIS BIR HAKEIM (1)

Venu du Languedoc sous la direction de Jean Capel (commandant Barot) ce maquis s'installa au mas de la Civadière dans les bois de Méjannes le Clap début décembre 43, émigra fin janvier 44 au mas Serret (La Bastide de Virac). Attaqué par les troupes allemandes, il regagna à nouveau la Civadière pour y être presque immédiatement réattaqué par les allemands. Les éléments dispersés se rassemblèrent en Mars à La Picharlarié, près de Saint-Etienne-Vallée-Française, y furent assaillis le 8 avril par la Légion arménienne, puis, 4 jours plus tard, par les S.S. qui, venus en force, les contraignirent à la retraite.

Regroupés au château des Fons, sur le versant nord de l'Aigoual, ils voient ce château incendié par les G.M.R.

Ils gagnent le Grand Hôtel de l'Aigoual mais celui-ci est à son tour mis à feu par les miliciens bien que le maquis l'ait déjà déserté.

Barot décide alors de concentrer ses effectifs à La Parade, sur le Causse Méjean, où le gros de la troupe arrive le 27 mai pour y être décimé par la légion Arménienne dès le lendemain (Dimanche de Pentecôte).

Durant cette longue et dure période de décembre 1943 à mai 1944, les "biraquins" furent présents en tous lieux à la fois, attaquant l'allemand partout où ils le rencontraient, le provoquant au combat, pillant les dépôts d'armes, de matériel, de ravitaillement, exaltant l'esprit aventureux des jeunes, épouvantant l'esprit rassis des anciens, inquiétant tous ceux qui se sentaient responsables des destinées de la Résistance.

Le manque de sens politique de son chef valut à ce maquis au nom prestigieux, à l'activité débordante et à la folle témérité, de tragiques déboires. Les très dures accusations qui furent portées contre Barot, et dont toutes n'étaient pas sans fondement, nous semblent cependant devoir être mises en sourdine devant la façon héroïque dont il sut mourir à La Parade, à la tête de ses hommes.

Un peu de silence, de discrétion et de respect ne saurait messeoir devant nos morts.

(1) voir le "maquis de Bir Hakeim" par Maruéjol et Vielzeuf

LES EXPÉDITIONS PUNITIVES

Il n'est que trop évident que la présence de ces formations de maquisards et de ces noyaux de réfractaires dans les vallées cévenoles ne pouvait rester longtemps ignorée des allemands qui considérèrent rapidement comme une provocation intolérable l'activité de tous ces groupes dont par ailleurs ils surestimaient certainement le nombre et l'armement.

Parfaitement instruits des migrations successives des différents maquis ainsi que des lieux où se cachaient les réfractaires, ils décidèrent de purger la région par un vaste coup de filet très soigneusement mis au point grâce au concours de collaborateurs locaux.

Dans la nuit du 27 au 28 février 1944, des troupes allemandes stationnées à Florac et à Nîmes entreprirent dans ce but, le nettoyage du secteur délimité par les localités de Florac, Sainte-Cécile-d'Andorge, La Grand Combe, Alès, Massanes, Saint Hippolyte du Fort, Le Vigan, Valle-raugue.

Cette manœuvre était conduite par des éléments appartenant à la 9^e division blindée S.S "Hohenstaufen" que commandait alors le général Wilhelm Bittrich et à la compagnie de feld-gendarmerie qui lui était rattachée sous les ordres du lieutenant Ernst Gutmann. Le 20^e régiment de grenadiers, placé sous le commandement du colonel Thomas Muller, prit une part essentielle aux opérations. Les unités avancèrent en se rabattant vers Lasalle, centre du secteur à ratisser.

Dès 3 heures du matin, le 3^e bataillon renforcé du 20^e de grenadiers, à la tête de qui se trouvait le major Gruber, arrivait à Saint Hippolyte du Fort où il procédait immédiatement à de nombreuses arrestations dont celle de M Montpeyssen, faisant fonction de président de la Délégation Spéciale.

Tandis que se poursuivait l'investissement de la localité, un commando de répression guidé par certains des collaborateurs auxquels nous faisons allusion plus haut, se mit en mesure de gagner le hameau de Driolle dans la commune de Saint Roman de Codières.

L'ÉQUIPE DE DRIOLLE OU L'ÉQUIPE DES RÉFRACTAIRES

Dans ce hameau, où naît le Vidourle et où l'on accède par un chemin montant et rocailleux pratiquement inaccessible aux voitures, vivaient à cette époque trois familles dont les immeubles se touchaient : les Soulier, Les Ordinès et les Perrier.

Chez les Soulier habitaient, outre le père et la mère, leur fils unique Fernand, 20 ans, et le jeune Mathieu Roger, de Calvisson, 23 ans.

Il y avait plus de monde chez les Ordinès où, le 28 février 1944, se trouvaient, à côté du père et de la mère, deux de leurs fils : Michel et Jean, Baudoin Jean-Louis, 21 ans, et Broussous Roger 20 ans.

Chez les Perrier, seuls étaient là le père et la fille, Madame Lapierre.

Tous ces jeunes, sans exception, étaient réfractaires au S.T.O. Le père Ordinès, bûcheron de métier, les employait à des coupes de bois. Aucun d'entre eux n'était armé, n'avait jamais commis le moindre attentat, ne pouvait même de très loin être pris pour un terroriste. Ils avaient simplement entendu, compris et suivi le mot d'ordre diffusé alors à longueur de journée par la B.B.C. : "Ne va pas en Allemagne ! Ne va pas en Allemagne !»

Laissant à d'autres l'honneur d'être "déportés du travail», ils ne voulaient être que des réfractaires.

Les allemands atteignirent Driolle à la pointe du jour. Il pleuvait et tous les habitants du hameau étaient encore couchés. Ils furent rapidement tirés de leur lit à coups de crosse dans les portes et les volets accompagnés des jurons et hurlements d'usage, pour être rassemblés en chemise contre le mur de la maison des Soulier. Seul, l'un des fils Ordinès, Michel, fut assez heureux pour pouvoir sauter d'une fenêtre et s'enfuir dans le jour naissant.

Habillés à la hâte, de bris et de broc, à l'aide de vêtements hâtivement réunis (Baudoin recouvert du manteau de Mme Soulier, Broussous chaussé des sabots qu'avait faits le fils Soulier) ils furent tous emmenés, à l'exception du père Soulier et du père Perrier que rejoignit peu après Mme Soulier, relâchée par les allemands en cours de route. Après dix minutes de marche, la colonne arriva aux véhicules que les allemands avaient laissés au lieu-dit "les trois chemins" et roula en voiture vers Saint Hippolyte du fort.

Une heure après, les S.S. remontaient à Driolle avec une auto-chenille, pillaient le hameau de tous ses biens sans oublier le bétail et mettaient le feu aux maisons après les avoir arrosées d'essence.

Vers 11 heures, Broussous fut amené, la corde au cou, à la sortie de Saint Hippolyte, sur le viaduc qui surplombe la route de Lasalle. Ses bourreaux nouèrent l'extrémité libre de la corde au garde-fou, le contraignirent à monter sur la rampe et, lui poussant les pieds en avant, le précipitèrent dans le vide tandis que leurs camarades postés sur la route, photographiaient la scène, car il convenait sans doute de conserver un souvenir illustré de cet héroïque exploit S.S. : le supplice d'un innocent.

Le lieu choisi pour cette pendaison se situait à quelques mètres du château de Planque, siège de la Kommandantur, où tous les prisonniers de Driolle avaient été conduits dans la matinée.

Lorsque l'on pendit son pensionnaire, Mme Ordinès fut invitée à assister au spectacle d'une fenêtre du château. Comme cette malheureuse baissait la tête pour échapper à ce cauchemar, les glorieux soldats du Reich qui l'entouraient la lui relevèrent à coups de poing sous le menton.

M Montpeyssen fut appelé à la Kommandantur pour s'entendre dire que Broussous avait été pendu parce qu'on avait trouvé sur lui un revolver et un pull-over ayant tous deux appartenu à un soldat allemand, ce qui sous-entendait que Broussous avait assassiné ce soldat. Le revolver fut même montré à M Montpeyssen en même temps qu'il lui était donné l'ordre de laisser le corps se balancer dans le vide jusqu'au lendemain midi. Or, comme nous l'avons dit plus haut, Brous-

sous n'avait pas de revolver et avait été arrêté en chemise. Son seul crime était d'être réfractaire S.T.O.

Il n'en fut pas moins la première victime de cette journée.

Les S.S. terminèrent leur matinée en allant arrêter chez lui Kieffer René, 24 ans, qu'ils savaient être un des recruteurs du noyau de réfractaires de Driolle. Cet alsacien qui avait longtemps travaillé chez M Gaubiac, marchand de vins, avait été ensuite embauché par M Grousset, exploitant forestier. Il connaissait les bûcherons du hameau et c'était lui qui avait amené Baudoin chez les Ordinès, ce qui devait lui coûter la vie.

Tandis que ces évènements se déroulaient à Saint Hippolyte, un autre commando S.S. se faisait conduire à la ferme des Fosses, au-dessus de Cognac, par le fils Soulier.

Ce dernier avait auparavant été amené de Saint Hippolyte à la gendarmerie de Lasalle où, comme nous le verrons dans les pages suivantes, étaient déjà rassemblées un certain nombre de personnes arrêtées à Lasalle même par d'autres équipes S.S. au cours de la matinée.

C'est une de ces équipes qui entreprit de se rendre aux Fosses où les allemands croyaient surprendre le maquis de l'A.S.

Leurs agents de renseignements n'étaient pas si mal informés car effectivement, ce groupement y cantonnait encore deux jours auparavant sous le commandement de Robert Francisque.

Trouvant les lieux inhabités, les S.S. furieux, tournèrent leur rage contre leur guide qu'ils abatirent sur le chemin du retour.

Trois jours après, un paysan du mas Bouzanquet, à une heure de marche de là, qui allait faire du bois dans la montagne du côté des fosses, trouva dans le sentier qui serpente sous la crête entre les genets et les châtaigniers, le cadavre d'un jeune homme de lui inconnu, dont la tête était traversée de part en part par une balle, qui entrée par la nuque était ressortie au ras des narines.

Le cadavre, transporté au temple de Cognac, y fut identifié comme étant celui de Fernand Soulier, de Driolle.

Ainsi finit l'expédition punitive de Driolle, au bilan de laquelle les S.S pouvaient victorieusement inscrire un hameau pillé et incendié, 2 morts comptant : Broussous Roger, Soulier Fernand et 5 à terme : Ordinès Miguel, Ordinès Jean, Mathieu Roger, Baudoin Jean Louis, Kieffer René. Mmes Ordinès et Lapierre avaient été libérées après le supplice de Broussous.

L'ÉQUIPE DE LASALLE OU L'ÉQUIPE DES POLONAIS

Les S.S arrivèrent à Lasalle le 28 février à 6 heures 30 en véhicules automobiles variés, automitrailleuses et side-cars.

Le chef du détachement se rendit à la gendarmerie où il demanda à être accompagné chez un certain nombre de personnes dont il donna les noms, ainsi qu'au centre d'accueil polonais.

Pendant ce temps, les deux autobus Saint Hippolyte du Fort – Lasalle et Lasalle – Alès, prêts au départ, étaient contrôlés.

Entre 8 et 10 heures, une quarantaine d'arrestations furent opérées, les prisonniers amenés dans les bureaux de la gendarmerie où le maire les rejoignit.

À 10 heures, un commando gagnait Soudorgues où l'école des cadres du maquis de l'A.S. avait séjourné du 26 novembre 43 au 10 décembre de la même année. Le maire, M Rémézy, fut brutalement interrogé sur la présence de réfractaires et de maquisards dans le territoire de sa commune.

À 11 heures, Soulier Fernand, arrêté à Driolle aux premières heures de la matinée, arrivait à son tour à la gendarmerie de Lasalle d'où vers midi, il repartait emmené par un autre commando qui prenait la route de Cognac. Nous savons par les pages précédentes comment devait se terminer cette équipée.

Durant toute la matinée, des side-cars sillonnèrent sans interruption les environs de Lasalle, créant partout où ils passaient une atmosphère de terreur.

Enfin, dans l'après-midi, vers 15 h 30, les personnes arrêtées le matin furent libérées, à l'exception de Mme Monteux et de sa mère, et de Mrs Jacklowsky, Lukas, Damaszewicz et Kasjanowicz, du centre d'accueil polonais, qui quittèrent Lasalle avec les S.S. à 16 heures en camion, en direction de Saint Hippolyte.

Les S.S. invitèrent le maire à prévenir la population qu'ils reviendraient.

Avant de poursuivre notre récit, il importe de donner ici quelques renseignements sur le centre d'accueil polonais.

Ce centre, dépendant du Groupement d'assistance aux polonais en France, fut ouvert à Lasalle en juin 1942 et alimenté par deux contingents, dont le premier, comprenant 46 personnes en provenance d'Hyères, arriva en novembre 1942, tandis que le second, arrivé en février 43, comprenait 27 personnes en provenance de Vernet-les-Bains.

La population du Centre était composée d'hommes, de femmes et d'enfants ; travailleurs manuels et intellectuels y vivaient.

Monsieur Jankowky assumait les fonctions de directeur, sous le contrôle d'un fonctionnaire du Ministère du Travail.

Les premiers mois de leur arrivée à Lasalle, ces polonais ne travaillèrent pas ; par la suite, beaucoup d'entre eux furent embauchés comme manœuvres ou bûcherons par divers employeurs de la localité.

Il est difficile de dire pourquoi la fureur allemande s'abattit sur le Centre, et on ne peut se livrer qu'à des suppositions ;

Il est établi que certains de ses membres masculins, sinon tous, avaient été avisés qu'ils allaient être requis par le S.T.O. et que la perspective de ce départ ne les remplissait pas d'enthousiasme.

Il n'est pas impossible, par ailleurs, que des réseaux polonais de Résistance aient eu des relations avec le Centre.

En fait, nous pensons tout simplement que les S.S. n'avaient absolument rien à reprocher à ces polonais, sinon justement, leur qualité de polonais.

De toute façon, ce besoin zoologique de dépecer qui fouaillait les S.S. et qui avait été mis en échec à Soudorgues et aux Fosses, alors que Lasalle, centre du secteur à ratisser, était justement le lieu où ils avaient pensé se repaître aux dépens du maquis de l'A.S., exigeait une proie.

Les polonais firent office de victimes expiatoires ;

Le camion qui emportait vers leur destin les six otages de Lasalle fit halte à l'entrée de Saint Hippolyte, sous le viaduc où se balançait depuis le matin le cadavre de Broussous.

Sortant de la Kommandantur, les cinq de Driolle y prirent place.

Il y avait parmi eux Kieffer, l'alsacien.

Une fois à Nîmes, tous les prisonniers furent conduits au quartier Vallongue où Mme Monteux et sa mère se virent définitivement séparées de leurs compagnons masculins pour être par la suite transférées à la prison des Baumettes à Marseille d'où elles devaient être libérées au bout d'un certain temps.

L'ÉQUIPE D'ARDAILLÈS OU L'ÉQUIPE DES INNOCENTS

S'il peut subsister un doute quant au degré de "culpabilité" des polonais de Lasalle, l'assassinat des paysans d'Ardailès ne saurait soulever le moindre point d'interrogation. C'est ici le crime gratuit, sans justification, sans excuse, sans autre explication possible que la soif inextinguible de meurtre et de carnage.

Le détachement allemand, composé comme à Lasalle de véhicules automobiles, auto mitrailleuses et side-cars, fit dans le village une entrée bruyante et remarquée, le 29 février vers midi.

Il était attendu. Le pasteur Olivès avait en effet reçu au début de la matinée une communication téléphonique lui faisant entendre que le danger rôdait autour de son maquis.

L'alerte n'était pas vaine car, deux heures plus tard, des éclaireurs S.S. en side-car apparaissaient tout en bas d'Ardailès – Mas de l'Église à un tournant de la route.

Les recrues du maquis cantonnées en amont, à Ardailès –mas Gibert, n'attendirent pas davantage pour s'enfuir dans la montagne.

Bien leur en prit car derrière le side-car survint un moment après une longue colonne motorisée d'où partirent immédiatement de nombreux coups de feu en direction

Des jeunes qui s'époumonaient à atteindre la crête séparant au nord la vallée d'Ardailès de la vallée de Cros. Ils y parvinrent enfin et dévalèrent à toute allure la rampe qui plonge vers le Cros.

Ils étaient tous sauvés.

Malheureusement, il ne devait pas en aller de même pour les paisibles habitants du village qu'ils laissaient derrière eux.

Il fallait aux S.S. leur contingent de cadavres et puisqu'ils ne pouvaient pas tuer les jeunes, ils devaient donc tuer des vieux.

Tels étaient les concepts de l'éthique hitlérienne.

Ces assassins à uniforme noir dont le col se paraît de têtes de mort s'en prirent à la fois aux gens, aux choses et aux biens.

La chasse à l'homme s'organisa. Elle devait aboutir à six arrestations et un meurtre, celui de Nadal Émile, 27 ans, abattu sur la place d'Ardailès –mas Gibert alors qu'il tentait de fuir.

Pendant ce temps, plusieurs bâtiments étaient incendiés ; les maisons, les clapiers, basses-cours, porcheries, méthodiquement pillés.

Lorsque la colonne motorisée S.S. prit, vers quinze heures, le chemin du retour, elle emportait avec elle : Eckardt Emile, Nadal Hénoc, Carle Louis, Jeanjean Désir, et les deux frères Nadal Joël et Fernand.

Comme nous le raconterons plus loin, ces deux derniers échappèrent miraculeusement aux pendaisons.

Ils vivent encore aujourd'hui à Ardailès.

C'est par eux que nous savons ce qu'il advint par la suite.

Les prisonniers arrivèrent à Nîmes à la nuit. Ils furent d'abord mis sous clé dans une chambre du quartier Vallongue, puis conduits au siège de la Gestapo, boulevard Gambetta, puis ramenés à Vallongue où on les enferma cette fois dans les locaux cellulaires.

En entrant dans ces locaux ils furent accueillis par les cinq de Driolle et les quatre polonais.

Les voici donc réunis à 15.

Ils allaient tous rester ensemble le 1^{er} et le 2 mars jusqu'à l'heure où la mort les sépara.

L'ÉQUIPE DE BIR HAKEIM OU L'ÉQUIPE DES MAQUISARDS

Le 29 février, peu après 8 heures, une automobile Simca cinq du maquis de Bir Hakeim, arrivant par la route de Ganges et occupée par 4 maquisards, se heurtait à un barrage établi par les allemands à l'entrée ouest de Saint Hippolyte du Fort. Ordre lui ayant été donné de faire halte, le conducteur de la Simca poursuivit sa route tandis que les occupants de la voiture ouvraient le feu sur les allemands qui auraient eu de ce fait un tué et plusieurs blessés.

Le véhicule continuant à rouler en direction du centre de la ville fut pris en chasse, rejoint et immobilisé, son conducteur abattu, tandis que les trois autres occupants, descendus en cours de route, s'engouffraient dans une maison dont l'un d'eux ressortit imprudemment pour être mitraillé sur place. Les deux autres demeurèrent introuvables malgré de nombreuses perquisitions dans le voisinage et une vérification d'identité générale de la population.

Vers 15 heures 30, les deux rescapés de la Simca étaient retrouvés, alors que le détachement allemand avait déjà quitté la ville.

Il s'agissait de Donati Fortuné, 19 ans, atteint d'une balle dans la cage thoracique et de Lévêque Albert 25 ans, atteint d'une balle dans la cuisse.

De l'hôpital de Saint Hippolyte où ils avaient été immédiatement emmenés, ils furent le jour même transportés à l'hôpital de Nîmes.

Instruits de ce transfert par leurs informateurs habituels, les allemands se présentèrent à cet hôpital exigèrent que les deux blessés leur fussent livrés sans délai.

Ce qui fut fait.

Copyright by M.L.N. 1954 - Tous droits réservés

Le Pont de Planque février 44

Photo trouvée sur un soldat allemand à la Libération de St Hippolyte du Fort.



CIMETIÈRE SAINT-BAUDILE À NÎMES

ICI REPOSENT 8 FRANÇAIS, 4 POLONAIS, 2 ESPAGNOLS PENDUS À NÎMES LE 2 MARS 1944

